

Les Mousquetaires au couvent » : burlesques mais pas grotesques.

La nouvelle production des Mousquetaires au couvent vient de déployer son plein d'effervescence, à hauteur de trois représentations à l'Opéra-Théâtre de Metz. On ne s'attendait guère à ce que Didier Henry mette en exergue une œuvre aussi éruptive, lui qui se débattait, il y a peu, dans les procrastinations du pauvre Hamlet. Son approche de l'opéra-comique de Louis Varney réserve bien des surprises, dont la première est d'avoir composé avec l'excellent baryton Michel Vaissière, que l'on attend plutôt en joli cœur au large sourire, faisant ses courbettes de jeune premier qu'il n'est plus mais qu'il incarne encore avec élégance. Or, le voici embarqué dans un rôle d'un burlesque absolu, celui du capitaine des mousquetaires travesti en moine, ripailleur et très peu conventuel, qui fera, en goguette, un délirant sermon sur les plaisirs d'amour, devant un parterre effarouché de nonnes en cornettes, –« Juste ciel, quel affreux scandale ! », - et en présence des fraîches pensionnaires du couvent des Ursulines qui se rincent l'œil et rient sous cape. Qu'il ait franchi un peu la ligne jaune dans ses parodies sulpiciennes, il n'empêche que la sauce piquante liait les facéties pas très catholiques et autres gags sans temps mort.

Le metteur en scène a néanmoins traité l'ouvrage en opéra-comique, avec ses abondants dialogues parlés relevant d'une interprétation qui tient de la comédie classique au comique moliéresque, glisse ensuite sur la pente vaudevillesque, et culminant sur la franche bouffonnerie que l'on vient de décrire. A ce train d'enfer, il y eut bien de véniels décalages, le seul hic provenant d'une absence d'articulation au niveau des chœurs et chez certains rôles seconds. Mais la distribution, dans l'ensemble, se tenait bien. Julie Cherrier joua sa Marie de Pontcourlay en amoureuse discrète, révélant dans sa romance du II, son soprano limpide et lumineux dans le style adéquat. En Louise, sa sœur, Clémence Olivier, au soprano léger plus expansif, révélait sa nature gaie-luronne. Quant à Nicole Fournié, en Simone la servante, elle y va à la manœuvre, musclant à gogo son soprano d'opérette. C'est Jeanne-Marie Lévy, en mère supérieure, que l'on comprenait le mieux. Côté masculin, outre les frasques de Vaissière, son jeune complice déguisé en moine,

Richard Bousquet, joue les amoureux transis d'avance, de son ténor solide mais qui devra mûrir. Le second clou du plateau fut Franck Cassard, le désopilant Abbé Bridaine, baryton de fantaisie un peu bêlant et affublé d'une perruque excentrique, et qui est souvent le dindon de la farce de cette inénarrable aventure. C'est donc une galerie de portraits assez jubilatoire, conduite de la fosse par Gwennolé Rufet à la tête de l'O.N.L., relevée par les costumes chauds en couleurs et rivalisant d'invention haut-couturière entre les pompeux uniformes empanachés et les longues robes des novices enfilant leurs pantalons bouffants à l'ancienne à l'heure de la partie de tennis ! En tout cas, cette vibrionnante production donnée dans les décors d'Eric Chevalier, réemployés de *Hans le joueur de flûte* de Louis Ganne, a fait oublier celle, grotesque et à la limite du vulgaire, donnée sur ce plateau il y a une quinzaine d'années.

Georges MASSON